



la face cachée



PAN-EUROPÉENNE présente

Karin Viard

Bernard Campan

Jean-Hugues Anglade

la face cachée

Un film de Bernard Campan

Durée : 1h 33 / Format : 1.85 / Son : DOLBY SRD / Visa n°108.122

19 SEPTEMBRE

www.lafacecachee-lefilm.com

" Les idées, les cacher, mais de manière à ce qu'on les trouve. La plus importante sera la mieux cachée. "

Robert Bresson

Les textes et les photos de ce dossier de presse ainsi que les filmographies
sont téléchargeables sur le site www.lafacecachee-lefilm.com

Synopsis

Après des années de vie commune François et Isa vont enfin se rencontrer...

“ La face cachée,
C'est la face cachée des choses,
Tout ce qui sous-tend la vie et qui n'apparaît pas.
Tout ce que l'on ne voit pas et qui constitue pourtant l'essence des choses.
C'est ce que l'on ne peut pas voir. C'est le déni, le refus du réel...
C'est la face cachée de l'autre. L'autre que l'on ne connaîtra jamais vraiment.
L'autre qui nous échappera toujours partiellement.”

Bernard Campan





Entretien Bernard Campan

Comment est née l'envie de faire ce film en solo ?

L'envie elle a toujours traîné, il a fallu qu'elle prenne forme. En co-réalisant avec Didier Bourdon (*Les trois frères*, *Le pari*, *Les rois mages*), je ne m'étais jamais senti réalisateur. Donc l'envie de faire mon premier film tout seul était là depuis longtemps : j'en parlais mais ça ne se faisait pas ! Un jour Philippe Godeau m'a demandé si j'avais des projets. Je lui ai parlé de cette envie et du fait que je n'avais pas d'idée. Il m'a dit : "Moi j'en ai une." Je suis parti de son idée. Comme personne ne voulait écrire avec moi, j'ai fait une première version et c'est à partir de là que ça a vraiment évolué. J'ai senti qu'il fallait que j'aille vers quelque chose qui m'appartienne totalement, quelque chose de plus personnel. Et j'ai vraiment trouvé l'envie de faire mon film en tirant sur un fil de questionnements : Qui suis-je ? Comment je fonctionne ?... et une nouvelle idée est venue ! Le but, c'était de le faire seul. Et, paradoxalement, ce premier film "en solo", je l'ai fait seul avec l'aide de tout le monde. C'est ça qui est formidable.

Voir vos amis des Inconnus réaliser leurs films comme le fait de jouer dans *Se souvenir des belles choses* et *L'homme de sa vie* de Zabou Breitman, elle aussi comédienne, ça a contribué à cette envie ?

Tout ça fait partie des choses qui m'ont conduites vers le film. De voir Pascal Légitimus et Didier faire leur film, comme de découvrir un registre de comédien que je ne soupçonnais

guère grâce à Zabou. Il me revient une phrase de Manuel Poirier avec qui je discutais de mon envie de film au Festival de Yokohama. Il m'a dit : "Il faut que tu passes de l'envie de faire un film à l'envie de faire CE film." Ces deux lettres, CE, m'ont donné le vertige. J'ai vu que je n'avais que le désir du désir, l'envie de l'envie. Il fallait vraiment que j'aille vers l'envie de faire CE film qui me touche. Et quand j'ai réussi à trouver ce sujet qui me touchait plus personnellement, il n'y a plus eu l'envie de faire un film pour briller, pour montrer que j'en étais capable, avoir la reconnaissance... Là, je me suis retrouvé devant un "truc" où j'avais tellement envie de fouiller, de gratter que je me moquais du regard de l'autre. L'envie a été d'aller encore plus vers l'envie, de me demander : "Est-ce que ça me plaît vraiment ?". Le challenge était là. L'écriture a été pour moi une rééducation. J'ai eu une aventure professionnelle formidable en faisant ce film, mais c'était aussi une découverte de mes propres envies, de mes propres fonctionnements. Faire ce que j'aime et aimer ce que je fais. C'est finalement la chose la plus difficile qui soit et en même temps ça a été mon guide le plus sûr pour arriver à mes fins.

Avez-vous eu l'aide d'un regard extérieur sur le scénario ?

La rencontre déterminante pour moi sur l'écriture a été avec le philosophe suisse Alexandre Jollien. Il m'a aidé à aller vers mon film. À son contact, je me suis rendu compte que je ne pouvais pas assumer complètement le premier scénario.

Entretien Bernard Campan

Et quand je suis reparti de zéro, il m'a proposé une méthode d'écriture en trois points. Premier point : invention à tout va ; deuxième point : essayer d'assembler les idées ; troisième point : trouver une cohérence. Ne serait-ce que ça, ça m'a aidé. Puis il m'a toujours exhorté à aller au plus près de moi-même, à ne pas me trahir. Il m'a dit : "Si tu montres ce film un jour à tes enfants, pour eux ce sera la vision du monde de papa et tu n'as pas le droit de la trahir." C'est tout simple, mais ça me poussait vraiment à rester intègre. Il me disait d'être indulgent vis à vis de ce que j'écrivais, mais pas complaisant. Un jour où j'étais totalement découragé, sur le point d'arrêter, il m'a dit : "Bernard, le découragement fait partie intégrante de la créativité." Il m'a encouragé à être ouvert à tout ce qui se passe, m'a guidé vers des lectures, a fait mon éducation. C'est justement lui qui m'a dit que l'écriture était une rééducation, un réapprentissage.

Que peut-on dire - où ne pas dire - du sujet de *La face cachée* ?

Evitons de parler de la face cachée d'Isabelle. C'est pour ça que ce titre m'a plu parce qu'il contient l'idée qu'il faut cacher quelque chose. Plus on peut éviter d'aborder le mystère d'Isabelle, mieux je me porte : le secret d'Isa tiendra la place que chacun voudra lui donner. Pour moi le sujet n'est pas là. Karin Viard a eu ce mot : "C'est un curieux objet ton scénario." Comment l'attraper, quel est le sujet ?... C'est à la fois sa faiblesse et sa force.

D'autant que c'est plus un film sur l'aveuglement de François, que vous interprétez, que sur le mystère d'Isabelle/Karin Viard...

On m'a proposé à l'écriture de nommer dès le début le mystère d'Isabelle. J'ai dit que je voulais bien laisser une porte de sortie pour qu'au montage le spectateur ait une longueur d'avance sur François, mais ce n'est pas le sujet du film. Il faut qu'on soit comme François : il est sincèrement en quête de vérité alors qu'il ne voit pas la réalité qu'il a juste en face de lui... Il cherche ses lunettes alors qu'il les a sur les yeux. Il ne voit pas la souffrance de sa femme. Ça devait s'appeler *La vie est un rêve...* titre issu d'un proverbe Persan qui est : "La vie est un rêve dont la mort nous réveille." C'est cette peur de la mort qui va réveiller François. Le bonheur ressemble à une prise de conscience pour lui.

Comment avez-vous veillé à l'équilibre du film entre ce que vous pouviez révéler et ce qu'il fallait cacher ?

Tout y a participé. J'étais sur un chemin de crête. Il ne fallait pas trop pencher ni d'un côté ni de l'autre. À l'écriture, j'ai essayé de le ressentir, de l'aménager. Au montage, j'ai veillé à ce que l'on ne comprenne pas trop les réactions des personnages, qu'on reste toujours dans un point d'interrogation. Il ne fallait ni trop perdre le spectateur, ni trop lui en dire. Quand mes monteurs me disaient : "Là c'est bien compréhensible". Je leur répondais : "Alors peut-être que l'on fait une erreur."

Quelle part il y a de Bernard dans François ?

L'idée c'est qu'il y ait 100 % du Bernard Campan que j'étais il y a 10 ans. J'ai changé. Ma vision du monde a changé. Mais c'est 100 % moi. C'était le défi : que je ne puisse rien renier de la façon dont ce personnage voit le monde.

Parfois, à l'écriture, les personnages échappent à leur auteur. Est-ce que ça vous est arrivé ?

C'est vrai qu'à un moment le scénario a pris une autonomie. Mais avant je suis passé par des affres et des souffrances à me rouler par terre et à pleurer. Je me disais : "Pourquoi je m'inflige ça alors qu'on me propose des films ?". Et puis il y a eu des moments de grâce où l'histoire répondait d'elle-même aux problèmes qu'elle soulevait.

Et la réalisation ?

J'ai toujours considéré *La face cachée* comme mon premier film. Je me suis mis vierge de toutes mes précédentes expériences. Il y a plein de choses dans le film dont je me dis que ce n'est pas comme ça que j'aurais aimé les filmer. Et pourtant c'est comme ça que j'ai fini par l'aimer. Au-delà des défauts que je lui trouve, je l'aime. Et je trouve magnifique le fait que le film s'impose de lui-même.

Avez-vous eu peur de passer derrière la caméra ?

Quinze jours avant le tournage, j'avais les jambes en coton en pensant à "moteur !". Et puis trois ou quatre jours avant



le tournage, on a fait une lecture avec Karin et ça a été un déclic. Le matin du tournage, je me suis réveillé, il faisait beau, et je me suis dit : "Aujourd'hui je donne le premier tour de manivelle de mon premier film !". J'ai mis le pied en dehors du lit, j'étais heureux. J'ai eu l'impression que la première journée durait une minute. Après quelques semaines sont venus les doutes, mais toujours dans un sentiment général de confiance. L'équipe était là. Ils étaient tous tellement compétents. Ils m'ont tous sauvé, chacun dans son domaine, de plein d'erreurs. On ne fait pas un film tout seul dans son coin.

C'était comment de travailler avec Karin et Jean-Hugues ?
Jean-Hugues, je l'ai fait énormément souffrir. Le personnage de Xavier étant tellement imprégné en moi que je ne le lâchais pas sur des petites intonations, des petites choses... Plus pour se rapprocher du fond qu'autre chose... Il a été d'une grande patience. Je l'ai "harcelé" pour obtenir ce que je voulais. Pourtant je l'avais cette tension intérieure subtile que je cherchais, mais je ne la voyais pas tellement c'était subtil. Je lui avais demandé d'être très peu démonstratif et j'étais moi-même le premier surpris que ce ne soit pas démonstratif ! Avec Karin, c'était différent. Parce que c'est quelqu'un qui m'impressionne. C'est un soldat. Un jour, alors que je devais lui réécrire un monologue, je lui ai demandé si ça ne l'embêtait pas que je le lui remette un peu plus tard. Elle a été

catégorique : "C'est pas possible. Je vais avoir besoin de cette semaine pour digérer le texte, il me le faut maintenant !". Alors je lui ai expliqué que je n'y arrivais vraiment pas, que je manquais de temps. Elle m'a répondu simplement : "Je vais t'aider !". On l'a écrit ensemble et c'était magnifique.

Sur le plateau, quel sentiment éprouviez-vous ?

Souvent un sentiment de plénitude. C'est la sensation royale. Ça m'est arrivé à plusieurs moments de me dire : je suis à ma place.

Et maintenant que vous avez fait *La face cachée*, comment vous sentez-vous ?

Ce n'est pas tant de faire *La face cachée* qui m'a rendu heureux, c'est la façon de le faire. D'ailleurs ce film je l'ai accompli plus que je ne l'ai fait. Je suis plus allé vers la recherche de ma propre satisfaction que vers celle d'une perfection. La perfection est un idéal qui peut créer beaucoup de souffrance. Pour moi, le fin mot de cette aventure, c'est la conscience. La conscience que j'y ai mis, qui m'a donné un sang neuf et qui a fait que pour moi, tout était nouveau. J'espère ne pas devenir un réalisateur de films au pluriel, mais bien le réalisateur d'un film à chaque fois. Et que chaque tournage sera une nouvelle aventure, une nouvelle façon d'avancer dans la vie et d'en jouir.

Quelle image aviez-vous de Bernard Campan avant de le rencontrer ?

Celle un peu double d'un comique qui faisait partie des Inconnus et en même temps de quelqu'un qui fait une carrière en solo radicalement à l'opposé de ça. L'image de quelqu'un d'assez sensible et de sincère. Un peu comme Michel Blanc, avec qui j'ai tourné *Embrassez qui vous voudrez*, que j'avais connu comme un grand comique et qui lui aussi a une part de lui beaucoup plus sombre, beaucoup plus angoissée.

Quand il vous a appelée, vous vous attendiez à quoi ?

Quand je l'ai rencontré je me souviens que je lui ai dit que j'avais envie de faire un film plus intime, presque un travail de laboratoire, sans savoir qu'il avait écrit un scénario. Et c'était marrant parce que je ne me rendais pas compte à quel point mon envie correspondait au rôle qu'il allait me proposer. Pourtant, en le rencontrant, je me suis dit qu'on était presque à l'opposé l'un de l'autre, dans le rythme, la façon d'appréhender les gens, la vie... Néanmoins, ça a bien marché, ça a bien collé.

A la lecture, quel a été votre sentiment ?

Je savais que j'avais envie de faire partie de l'aventure. A la première lecture, je n'avais pas saisi toute la part de mystère de cette femme, c'était moins évident, plus sibyllin que dans le film fini. Ce qui me plaisait, c'était qu'on s'intéresse d'abord au personnage de François en se disant qu'Isabelle, sa femme,

qui le supporte envers et contre tout, est vraiment une sainte. Et au bout d'un moment il y a une bascule, et on se dit que son comportement à lui est alimenté par elle. Le mystère du couple est exactement là. Et le regard qu'il portait sur ce couple m'intéressait. Mais je n'avais pas vu tout ce qui finalement fait la saveur du film qui est le mystère d'Isabelle. Alors qu'en relisant le scénario, il m'a paru totalement évident.

Comment se prépare-t-on à jouer *La face cachée d'un personnage* ?

En ayant une réalité qu'on ne partage pas. J'ai eu une approche concrète, triviale, du personnage. Il n'y a pas une façon de vivre le cancer ou d'être kleptomane, il y en a mille. C'était pareil ici. L'important, c'était de trouver comment ça s'inscrit dans le parcours d'un personnage. Pourquoi elle a cette faille-là ? Quel rapport d'intimité on a avec la faille. C'est tout un petit travail intime de réflexion et de rêverie... Puis j'ai décorrégué le scénario, je me suis donné des repères sur les quatre week-ends sur lesquels se déroule l'histoire, pour avoir un squelette. Quand je suis arrivé en Belgique, trois jours avant le tournage, pour travailler avec Bernard, je lui ai parlé de cette construction. Il était assez étonné que j'ai autant travaillé. Il m'a même dit : "Tu me fais entrevoir des trucs que je n'avais pas vus." Et là-dessus il a rajouté au personnage une façon d'être, de fuir, de ne pas être là, que je trouve extrêmement réussie. Du coup, quand la caméra s'arrête sur moi, on a l'im-

Entretien Karin Viard



pression que je n'imprime pas la pellicule ! C'est assez magique. Surtout pour moi dont la marque de fabrique est d'incarner les personnages avec force. Je ne me pensais pas capable de ça. J'aime beaucoup le travail que j'ai fait dans ce film. Je suis super fière. Ce n'est pas toujours le cas, mais là j'adore.

Durant le tournage, comment s'est passé le travail avec Bernard Campan ?

Il m'a laissée très libre. C'est quelqu'un qui donne volontiers et qui en même temps vous guide. Bernard ne sait pas forcément ce qu'il veut, en revanche il sait absolument ce qu'il ne veut pas. Ce qui ne l'empêche pas d'être aussi très précis, comme dans sa façon d'entrer au milieu de scènes. Sauf qu'il n'y avait rien de totalitaire, de tyrannique... Parfois, on parle avec des gens intelligents qui vous considèrent et qui vous rendent intelligent. Bernard a le même don sur la sensibilité et l'émotion. Il partage volontiers, il propose à tout le monde de construire avec lui. Il a considéré tout le monde dans sa capacité à proposer quelque chose.

Ce qui a été votre cas, notamment pour la scène finale....

Je lui ai dit une chose qu'il a probablement oubliée : "Le metteur en scène ne peut pas se satisfaire de ce que l'acteur lui propose." Et je lui ai dit au moment du tournage de cette scène : "Sois metteur en scène. Oublie que tu es acteur. Comme on tourne une scène qui force ta pudeur, tu t'arranges de tes

propositions d'acteur. Et ce n'est pas bien." Et je crois que ça lui a parlé. On est très différent l'un et l'autre. Il est vraiment adorable parce qu'il est très respectueux de ce que sont les gens. Et il est très doux. C'est quelqu'un qui n'est pas du tout dans l'agressivité à l'inverse de moi. C'est vrai que j'ai une façon de parler qui le déstabilisait un peu... Mais je pense qu'il y a une chose qui nous a unis : c'est mon envie de l'aider à faire son film. On l'a fait ensemble. Parce qu'il m'en a donné la possibilité : il ne s'est pas présenté comme un metteur en scène qui sait !

Et quel partenaire était-il ?

Ce n'était forcément pas un partenaire ordinaire. Il est charmant, généreux, chouette... mais je ne peux pas parler de lui qu'en ces termes...

Pourquoi ?

Parce que c'était une aventure un peu particulière, pas codifiée, que j'ai trouvé très intéressante. Sur ce film, on était très clairement à un autre niveau de création. C'était comme un travail de laboratoire. J'ai eu l'impression que pour la première fois depuis très longtemps, j'étais novice. Du coup j'ai pu exprimer des choses très intimes de moi. Si j'avais des velléités d'être metteur en scène, voilà bien une expérience qui m'aurait donné envie.



Entretien Jean-Hugues Anglade

Quelle a été votre réaction quand Bernard Campan vous a proposé le scénario de *La face cachée* ?

Quand il m'a appelé pour me faire la proposition, j'ai tout de suite senti, au ton de sa voix au téléphone, qu'il s'agissait plus d'un film comme ceux qu'il a fait dans le cinéma d'auteur avec Zabou Breitman ou Bertrand Blier, que ceux qu'il a co-réalisé avec Didier Bourdon. J'ai compris que ce serait un film plus personnel. C'était un film avec une vraie ambition qui passait par l'intelligence du public.

Quel a été votre réaction à la lecture du scénario ?

J'ai été assez surpris par la fin du scénario et par le mystère qui se révèle à nos yeux. Je ne suis peut-être pas fin limier, mais je croyais au départ que c'était le personnage joué par Bernard, François, qui souffrait d'une sorte de dépression. Je ne pensais pas que ça rebondirait sur le personnage d'Isabelle. C'était déjà suffisamment bien écrit pour qu'on ne voie pas arriver la fin du film.

Comment s'est passé le tournage ?

On a fait beaucoup de répétitions, beaucoup de prises. Je pense qu'il voulait vraiment être sûr de ce qu'il voulait. C'était à la fois le produit d'une inquiétude et un certain sens du perfectionnisme. Il se posait aussi souvent la question de savoir qui ce sujet allait intéresser et comment il allait en parler sans trop le dévoiler. Il avait donc à la fois une attitude très humble, il était modeste vis-à-vis de son sujet, et en même temps une conviction que l'on faisait des scènes intéressantes. Dès qu'il voyait des rushes, il prenait confiance.

Comment définiriez-vous l'amitié qui unit votre personnage, Xavier, de celui interprété par Bernard Campan ?

Elle est très proche de la réalité. Dans une amitié, les protagonistes fonctionnent sur des mêmes modes mais suivant des protocoles différents. Ici, tout ce qui fait l'objet du déséquilibre de François, on le retrouve masqué d'une façon différente chez Xavier. Mon personnage positive au maximum les choses, parce qu'au fond, il a trop peur de sombrer.

C'était facile de créer cette amitié de cinéma ?

Non, mais nous nous sommes vus de nombreuses fois durant les six mois qui ont précédés le tournage. On s'est beaucoup parlé. Et comme nous avons tous les deux grandi à Tours et que je connais les bars qu'il a fréquentés, je vois d'où sa nostalgie et ses angoisses peuvent provenir. Et puis Bernard, comme son personnage, a un rapport à la musique très important.

Il faisait partie d'un groupe, Cristal, que je connaissais sans savoir qu'il en était membre. Moi aussi à l'époque, je faisais de la musique dans un groupe qui s'appelait Gypsi ! Mais on n'a jamais été amenés à jouer ensemble...

Quand il évoque le tournage de *La face cachée*, Bernard Campan parle d'accomplissement. Vous l'avez vu s'accomplir ?

Bien sûr. Ce film représentait bien plus que le caprice de quelqu'un qui a envie de faire de la réalisation. C'est vraiment quelqu'un qui avait envie de dire un truc, de se délivrer de quelque chose. C'était très important pour lui. Il avait une peur terrible de ne pas avoir le talent, la force, la patience de le réaliser. Mais il l'a eu. Et en ça c'est un vrai accomplissement.

Vous avez vous-même réalisé un film, *Tonka* (1997). Voir Bernard Campan à l'œuvre vous a rappelé des souvenirs ?

Oui, je ne peux pas dire le contraire... Aujourd'hui, beaucoup d'acteurs comme Niels Arestrup, Valéria Bruni-Tedeschi, Yvan Attal ou Bernard Campan, font des films. Et de tous ces gens, je crois que je suis le moins réalisateur, le moins intéressé par la réalisation. C'est quelque chose que j'ai fait une fois et dix ans après je n'ai toujours pas envie de le refaire. Alors que Bernard fait partie de cette race d'acteurs metteurs en scène. Je pense que lui fera d'autres films. *La face cachée* va le porter.

Liste technique

Réalisateur
Scénario, Adaptation et Dialogue
Image
Son

Assistant réalisateur
Montage

Scripte
Décors
Costumes

Maquillage
Coiffure
Casting

Régie
Photographe de plateau

Musique originale
Supervision musicale
Making of
Directeur de post-production
Assistante de post-production
Directeur de production
Producteur exécutif

Produit par

Bernard CAMPAN
Bernard CAMPAN
Matthieu POIROT-DELPECH A.F.C
Pierre MERTENS
Thomas GAUDER
Thierry VERRIER
Philippe BOURGUEIL
Marc BASTIEN
Marika PIEDBŒUF
Marc-Philippe GUERIG
Anne DAVID
Natasha FRANCOTTE
Garance VAN ROSSUM
Lelia DELVAL
Antoinette BOULAT
Gerda DIDDENS
Marianne LAMBERT
Chantal THOMINE-DESMAZURES
Marc BO
Laurent BERTAUD
Valérie LINDON
Fred BADOR
Guy COURTECUISSE
Christelle DIDIER
Michèle TRONÇON
Jean-Yves ASSELIN
Philippe GODEAU
et Jaco VAN DORMAEL

Liste artistique

Isa
Karin VIARD

François
Bernard CAMPAN

Xavier
Jean-Hugues ANGLADE

Pierre
Olivier RABOURDIN

Christine
Tania GARBARSKI

Babeth
France BASTOEN

La mère
Liliane BECKER

La sœur
Marie-Paule KUMPS

Une co-production
Pan-Européenne production - StudioCanal – Toto&Co Films - ABS
avec la participation de Canal+ et du Centre National de la Cinématographie
Producteurs associés Scope Invest en association avec Cinemage
Réalisé avec le Soutien du Tax Shelter du Gouvernement Fédéral Belge et de la région Wallone
La face cachée ©2007 – Pan-Européenne Production – StudioCanal – Toto&Co Films – ABS





Musiques **originales**

*Classieux pour un mariage - Dans le bus - Prélude pluie - Ritournelle - Les voitures
Philémon et baucis - Pub scooter - Electro ext mariage - Electro-speed*
Interprétés et composés par Laurent Bertaud
© & © Laurent Bertaud – Droits réservés

Fugue N°21 - BWV 866
(J.S Bach)
Interprétée au piano par Michael Wendeberg dans
L'adieu à la mère - Délire sur canapé
© 2006 Pan-Européenne Production

Extraits Interprétés au piano par Bernard Campan dans
Générique début - Sous la douche
Pour les amoureux - Une canette dans le piano
© 2006 Pan-Européenne Production

Fragments du Prélude N°12 - BWV 857
Interprétés par Michael Wendeberg dans
Réveil - Premier week-end - Prends soin d'Isa
Deuxième week-end - Troisième week-end - Cimetière
Dernier week end - François arrive aux AA
© 2006 Pan-Européenne Production

Prélude N°12 - BWV 857
(J.S Bach)
Interprété au piano par Bruno Fontaine
enregistré et mixé aux Studios Guillaume Tell par Didier Lizé
© et © 2007 Pan-Européenne Production

Cantate BWV 147 - Jésus que ma joie demeure
(J.S Bach)
Interprété par Sophie Melon
© 2006 Pan-Européenne Production

Quatrième Ballade en Fa Mineur Opus 52
(F.Chopin)
Interprétée au piano par Bruno Fontaine
enregistré et mixé aux Studios Guillaume Tell par Didier Lizé
© 2007 Pan-Européenne Production

Musiques additionnelles

Live is Life
(E.Pfleger/Opus)
Interprété par Opus
© et © 1997 Scorpio Music c/o Opus Music
Avec l'aimable autorisation de Scorpio Music

True
(Gary Kemp)
Interprété par Spandau Ballet
© 1982 The copyright of this sound recording is owned by Chrysalis Records Ltd
© Reformation Publishing Co Ltd
Avec l'aimable autorisation de Emi Music France et des Editions Emi Music Publishing France S.A.

J'veux du soleil
(Jamel Laroussi)
© BMG Music Publishing France
© 2006 Picto Music
Avec l'aimable autorisation de BMG Music Vision et de Picto Music

Novastorm
(Darwinian)
Editions Ded Good Music
K Musik

Allé Vin Danisé
(Yannick Kalfayan & Per Bluitgen Andreasen & Yvon Rosillette)
K Musik / Kosinus



PRODUCTION

PAN-EUROPÉENNE PRODUCTION

35, quai d'Anjou

75004 Paris

Tél. : 01 53 10 42 30

Fax : 01 53 10 42 49

production@pan-europeenne.com

www.pan-europeenne.com

DISTRIBUTION

WILD BUNCH DISTRIBUTION

99, rue de la Verrerie

75004 Paris

Tél. : 01 53 10 42 50

Fax : 01 53 10 42 69

distribution@wildbunch.eu

www.wildbunch-distribution.com

RELATIONS PRESSE

Laurent Renard

Leslie Ricci

53, rue du Faubourg-Poissonnière

75009 Paris

Tél. : 01 40 22 64 64

Fax : 01 53 34 99 35

